



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Sortir de la grande nuit : essai sur l'Afrique décolonisée / Achille Mbembe
éd. la Découverte, 2013
cote 59.253

Précisons qu'il s'agit ici de la seconde édition d'un ouvrage paru en 2010. Sauf erreur de lecture, cette seconde édition reprend intégralement le texte de la première. On relève un seul ajout, la reproduction en annexe d'un entretien accordé à « Télérama » en 2010, intitulé « *La Françafrique, le temps est venu de tirer un trait sur cette histoire ratée* », ajout qui semble réduire à une seule de ses dimensions une pensée complexe et, comme on le verra, souvent ambiguë pour qui n'est pas familier des débats et polémiques entre Africains – mais également entre historiens français et plus généralement anglo-saxons de la « post colonisation ».

Cette remarque ne vise évidemment pas le fond, aussi intéressant à commenter en 2013 qu'il l'eût été en 2010.

Il n'est sans doute pas nécessaire de présenter l'auteur, l'un des historiens, politologues et penseurs africains les plus connus, car auteur d'une fort riche bibliographie, souvent sollicité sur les plateaux de télévision et dans les journaux.

On rappellera cependant, pour le lecteur moins informé des tenants et aboutissants des controverses liées à la notion de post colonisation, que né en 1957, dans le Cameroun forestier, entre Douala et Yaoundé, l'un des bastions de l'UPC d'Um Nyobé, l'auteur figure parmi les porte-paroles les plus audibles de ce qu'il est convenu d'appeler la « post colonie ». Trop jeune pour avoir vécu la fin de la période coloniale et les premiers temps de la décolonisation, il en devient rapidement l'un des historiens critiques, après avoir milité, lycéen puis étudiant, dans la JEC et avoir animé la contestation et plusieurs grèves. Puis il parcourt le vaste monde, commençant par l'Afrique (la Tanzanie de Julius Nyerere), puis au début des années 1980, Paris, pour y préparer un doctorat d'État (sous la direction de Catherine Coquery-Vidrovitch mais son mentor intellectuel est J.-F. Bayart). Diplôme en poche, le voilà professeur assistant à l'université de Columbia et il intervient dans plusieurs universités américaines avant de s'installer à l'université du Witwatersrand à Johannesburg, où il rédigera « De la post colonie », ouvrage qui porte la marque de toute sa réflexion passée et à venir. Ce qui ne l'empêche de continuer à enseigner à Dakar, en Europe, aux États-Unis, de répondre aux sollicitations des médias, RFI, plateaux de télévision, et aux journaux tels « Télérama » ou le « Monde diplomatique ».

Ce long préambule pour expliquer que « Sortir de la grande nuit » n'est qu'une étape dans un voyage continu et inquiet, qui poursuit une réflexion ancienne et prépare celle à



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/). Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

venir. Ce n'est pas le dévaloriser que de prévenir le lecteur qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage capital et nouveau, tant ses thèmes et ses considérations s'inscrivent dans la durée et la poursuite d'une bibliographie où ils furent déjà largement approfondis et où, sans doute, ils continueront à l'être.

Achille Mbembe est en effet d'un esprit critique qui irrite bien de ses collègues africains ... et pas mal d'autres. Rebelle sans œillères, sévère et plus pour la colonisation mais tout autant pour l'Afrique telle qu'elle fut et qu'elle est encore depuis les indépendances, le titre de ce dernier ouvrage résume bien ce qu'il ressent et analyse, autant et peut-être plus en philosophe qu'en historien.

Comme l'indique clairement le titre, depuis la décolonisation, l'Afrique aurait connu une « longue nuit », prolongeant celle subie pendant la période coloniale. Mais l'ouvrage est riche de considérations buissonnantes qui parfois déconcertent le lecteur.

Dans un premier chapitre (*À partir du crâne d'un mort, trajectoires d'une vie*) il survole son propre parcours.

Tout d'abord, d'un pays, le sien, qu'il ne souhaite plus fréquenter car il a trahi toute une jeunesse prête à un monde nouveau, à construire sur les dépouilles de la période coloniale et sur l'assassinat des vrais anticolonialistes (le « crâne d'un mort » est celui du mari d'une de ses tantes, compagnon d'Um Nyobé, exécuté en même temps que lui). La figure du « crâne du mort » semble se rapporter à la longue interdiction faite aux Camerounais d'évoquer les chefs de la lutte armée anticolonialiste des années 1950 puis politique des années 1960, mais tout aussi meurtrière pour les principaux meneurs (traditionnellement, dans une bonne partie du Cameroun, le crâne de l'ancêtre proche ou lointain était un objet de culte dans le clan ou la grande famille et les en priver était la coutume du vainqueur marquant sa victoire). « Puissance du simulacre, nous étions donc décolonisés mais étions-nous pour autant libres ? ». On devine la réponse qui explique la suite du parcours.

Qui commence très naturellement par Paris (« ...comme d'autres s'en vont à Londres et à Oxford... »), dans un « vieux pays orgueilleux, conscient de son histoire – qu'il tend d'ailleurs à glorifier à tout propos – et particulièrement jaloux de ses traditions ». S'il rend hommage à ce qu'il y a appris et découvert, (« du point de vue de l'esprit, j'ai fini par devenir *un habitant, un héritier*, de par l'acclimatation à la langue, aux goûts et aux mœurs du pays, et la socialisation à certains aspects de sa culture savante »), Mbembe est frappé par la « face nocturne » de ce pays, étroitement liée à son passé colonisateur et à ses revendications indues à représenter mieux que tout autre un « universalisme abstrait »...et narcissique. Il n'y a donc jamais été qu'un « *passant* », tout en se réclamant « légitime *ayant-droit* » de son patrimoine.

L'étape suivante est New-York, pour lui « un *æcoumène* global », vrai visage de l'universel, fondé sur la loi de l'hospitalité, lieu par excellence d'une extraordinaire collusion des cultures.

Puis vient l'installation en Afrique du Sud. Elle n'interrompt pas l'errance sous tous les cieux, à l'occasion d'invitations universitaires ou médiatiques. Mbembe se livre ici à une fort intéressante analyse du pays au tournant du XXI^e siècle, beaucoup plus précise et argumentée qu'à l'occasion des deux étapes précédentes. Car « l'expérience sud-africaine montre que l'injonction de « se lever et marcher » - la décolonisation – s'adresse à tous,



Académie des sciences d'outre-mer

ennemis et opprimés d'hier ». Ceci « au sein d'une culture nouvelle qui s'efforce de faire une place tant aux vainqueurs qu'aux vaincus ».

Tout au long de ce premier chapitre, l'auteur se réfère aux grands anciens, Senghor, Césaire, les Afro-Américains mais surtout Frantz Fanon qui a manifestement beaucoup influencé sa propre maturation intellectuelle et morale.

On s'est attaché à résumer – assez longuement – ce premier chapitre plus ou moins autobiographique car il explique bien la démarche suivie pour les chapitres suivants : comme plusieurs de ces prédécesseurs, Mbembe revendique un héritage commun à toute l'humanité, encore à venir, fait des spécificités des héritages particuliers des différentes civilisations mais les dépassant. « L'humanité de l'homme n'est pas donnée. Elle s'arrache et se crée au fil des luttes... S'il y a un héritage intellectuel, moral et politique du nationalisme africain qui vaille la peine que l'on y consacre de l'énergie dans les conditions contemporaines, c'est dans cette direction qu'il faut aller le chercher, dans le message de joie d'un grand avenir universel équitablement ouvert à tous les peuples et à toutes les nations. »

À partir de ces clés de lecture, les chapitres déroulent la démonstration :

Déclosion du monde et montée en humanité : le colonialisme enfermait l'humanité en deux catégories. Selon des critères d'abord raciaux, « étaient en dehors de la nation tous ceux qui se situaient en dehors de ses caractères racialement, socialement et culturellement définis », ce malgré les grands principes et quelques rares exceptions (les quelques milliers d'Antillais et des quatre communes du Sénégal). Le néologisme « déclosion » signifie « levée de la clôture, ouverture de l'enclos ». Malgré des échecs manifestes (Haïti, Libéria), la déclosion permet la récupération par le colonisé à la fois de son humanité et de sa contribution à un espace humain plus vaste, « au sein d'une unité à la fois emblématique et problématique ».

Société française : proximité sans réciprocité : en d'autres termes, la France et les Français n'ont pas encore su dépasser leur...passé, non plus que leur relation à l'Autre. Pourtant, le modèle français d'universalisme devrait permettre « d'inventer des formes chaque fois neuves d'humaine coexistence », alors que dans l'inconscient national, il nie le droit à la différence au motif que l'universel est un. En termes simplificateurs, la société française n'a pas encore appris à admettre que l'Autre n'est pas un étranger mais bien un *semblable*.

Le long hiver impérial français : dans ce long chapitre, l'auteur règle ses comptes avec les contempteurs de la « post colonie ». Car il estime que les Français – ou plutôt les historiens, les philosophes et les politologues français, par provincialisme et par narcissisme culturel, malgré de brillantes exceptions (Derrida, Sartre, Deleuze...), sont restés en dehors d'un mouvement planétaire de réflexion sur le phénomène de la colonisation moderne et du sens profond des décolonisations, lesquelles représentent une réappropriation d'identités indispensable à la construction d'une humanité et de civilisations encore à venir. Chapitre assez difficile à suivre pour qui ne connaît pas les querelles auxquelles ont donné lieu, en France, au cours des deux dernières décennies, la notion et le sens de la « post colonie ».

Afrique : la case sans clé : l'auteur part du constat – rien moins qu'évident selon l'historiographie classique – que les frontières actuelles remontent de fait à bien avant la conquête coloniale de la fin du XIX^e siècle ; elles sont préfigurées à la fois par l'action des commerçants et missionnaires européens, et les rapports de force et de conquête entre



Académie des sciences d'outre-mer

Africains, une corrélation certaine liant les deux « mécanismes ». Dans quelques cas (Afrique du Sud), les frontières intérieures résultent d'une colonisation de peuplement. Dans la plupart des autres, les administrations coloniales s'appuient sur les structures politiques locales, même si elles les dénaturent, pour dessiner ces frontières intérieures. Pour l'essentiel, la décolonisation n'a pas remis en cause cette structuration externe et interne, héritée à la fois des deux ou trois siècles précédant la colonisation moderne et de celle-ci.

Le paysage se complique depuis le milieu du XX^e siècle en raison des déséquilibres démographiques (régions de faible ou très faible densité *vs* quelques régions densément peuplées, développement rapide de l'urbanisation donnant naissance à une « urbanité créole et à bien des égards cosmopolite ». D'autre part, les modalités de l'insertion de l'Afrique dans l'économie internationale, insertion chaotique encore inachevée, parsemée de plans d'ajustement structurel inadaptés, et difficile parce que très fragmentée (ville *vs* campagne, secteur informel *vs* secteur formel, patchwork ou mosaïques de sphères...). Là encore, l'auteur surprend en affirmant que cette géographie « n'est pas sans rapport avec celle qui prévalait au cours du XIX^e siècle », avant la colonisation. Si l'on suit bien l'auteur, historiquement les « véritables ressorts du pouvoir dans cette région se sont toujours structurés à la faveur d'un double cycle : celui du commerce et celui de la prédation ». Et la pratique ancestrale qui consiste à aller gagner l'argent au loin. Comme le disent des titres intercalaires, il y a eu avant et après la colonisation, dans la longue durée, « informalisation de l'économie et diffraction du politique ». On relèvera au passage et sans surprise des jugements sévères sur les confiscations politiques et prédatrices du pouvoir et les difficultés à mettre en place des processus démocratiques modernes. Cependant, le chapitre se termine sur une note relativement optimiste : « ces transformations ont été accompagnées par des changements décisifs des paradigmes du pouvoir. Sont également apparus une gamme de dispositifs qui ont modifié les rapports que les Africains avaient coutume d'établir entre la vie, le pouvoir et la mort ».

Dans son dernier chapitre, l'auteur fait état de l'expérience africaine de la circulation des mondes. Il convient, en raison même de cette expérience, de « passer à autre chose ». « L'on ne peut plus nier la faillite politique et morale d'une certaine idée de l'émancipation africaine héritée des nationalismes anticoloniaux de l'après-guerre ». Il appuie sa démonstration de ce qu'il appelle « afropolitanisme » sur l'expérience sud-africaine. Il ne s'agit plus de Négritude ou de panafricanisme, « c'est une manière d'être au monde qui refuse, par principe, toute forme d'identité victimaire... Cette affaire du visage humain, de la figure humaine, tel est l'obstacle contre lequel le nationalisme et l'indigénisme ne cessent de buter... décliner le continent sur le seul mode de la solidarité nègre devient intenable ».

On l'aura compris à travers la longueur du présent compte-rendu, l'ouvrage de Mbembe demande une lecture approfondie et attentive. Elle est parfois irritante en raison d'affirmations trop tranchantes, plus souvent incitatrice de réflexions intéressantes par une réelle nouveauté d'approche. Et qui méritent la prise en considération si le lecteur souhaite réfléchir à un monde pluriculturel à venir.

Jean Nemo